

# L'EVANGELION MARCIONITE

Essai de reconstitution du texte et Introduction

Par André Wautier

## A-INTRODUCTION

### I. Les Origines du Gnosticisme.

Le texte qui fut diffusé sous le titre d'Évangélion par le gnostique chrétien anti-juif Marcion était présenté comme étant authentiquement l'Évangile prêché en son temps par l'apôtre Paul de Tarse. Il convient donc, avant de l'aborder, de retracer, fût-ce brièvement, ce que fut la doctrine de ce dernier, comment il la propagea et de quelle façon elle fut comprise par ses épigones, par Luc en tout premier lieu. Et, comme cette doctrine relève du gnosticisme, il faut même remonter aux origines de celui-ci pour bien la comprendre.

Ces origines se placent aux temps les plus reculés de l'humanité. La Gnose est née sans doute dès que l'homme, s'étant mis à réfléchir, a pris conscience du problème du mal (1). Dieu étant habituellement considéré comme l'Être essentiellement parfait, il ne peut raisonnablement être la cause de ces graves imperfections que sont la souffrance, la corruption, l'injustice, que l'on constate dans le monde. D'où proviennent-elles alors ? C'est la réponse qu'ont tenté de donner les hommes à cette question angoissante qui est le point de départ de cette forme de pensée que constitue le gnosticisme, lequel n'est point propre à une religion déterminée, mais se rencontre au sein ou en marge de presque toutes les religions, voire de certaines doctrines philosophiques, comme le pythagorisme et le platonisme.

Selon les cabbalistes juifs, qui représentent cette tendance au sein de la religion israélite, la Gnose remonterait même à la création du monde. L'une des croyances essentielles des doctrines gnostiques, en effet, est l'opposition entre la lumière et la ténèbre, considérées comme antagonistes l'une à l'autre. Or, dès le début de la "Genèse", Elohim crée la lumière; il la crée au moyen de sa parole: "que la lumière soit", dit-il; et puis il la sépare de la ténèbre. Pour certains cabbalistes, c'est même la lumière qui, émanation de Dieu, est son souffle, dont il est écrit qu'au commencement, il "tourbillonnait sur la face des eaux" (Gen., I, 2).

La Gnose est donc, selon les cabbalistes, bien antérieure au rabbi galiléen Bar-lohaï, l'auteur du Sepher ha Zohar, le "Livre de la Splendeur" (ou de la Clarté), lequel est le livre de base de leur doctrine. Bar lohaï n'aurait fait que recueillir et que compiler de façon cohérente un ensemble de traditions remontant bien avant lui, certaines même datant d'avant Moïse.

C'est cependant bien de Moïse, qui la tenait lui-même peut-être des prêtres du pharaon Aménophis IV, lequel avait pris le nom d'Akhnaton, que procéderait la conception d'un Dieu unique, incréé, parfaitement bon et éternellement immuable, inconnaissable dans son essence et perceptible seulement par sa puissance (2). L'érudit Michel Skariatine, en déchiffrant des hiéroglyphes, a effectivement retrouvé l'origine de la Cabbale en Egypte, notamment dans le culte d'Osiris (3). Selon certains cabbalistes, d'ailleurs, Osiris s'identifierait avec l'Homme primordial, l'Adam Cadmon des apocryphes juifs (4) Or, selon la doctrine ésotérique des anciens égyptiens, Osiris serait né sur la terre d'Amenti (ou Amentêt), le séjour des bienheureux (que d'aucuns identifient avec l'Atlantide), d'une vierge fécondée par l'esprit, ce dernier ayant pris la forme d'un ibis (5). Poursuivi par la jalousie de Seth son frère, qui est le Seigneur des Tempêtes, Osiris aurait été mis à mort et lacéré, mais les lambeaux de son cadavre auraient été rassemblés par Isis, son épouse et sa soeur, qui, trois jours plus tard, mit au monde un nouveau dieu, nommé Horus ou Harpocrate selon les régions de l'Egypte, lequel est le soleil levant: cet événement se fêtait dans la nuit et au matin du jour qui correspond dans notre calendrier au 6 janvier (6).

La doctrine des prêtres d'Osiris, qu'on qualifiera plus tard d' "hermétisme", fut recueillie par Moïse à une époque où, après l'échec de la tentative monothéiste d'Akhnaton, elle s'était dénaturée en un polythéisme vulgaire, et il la transmit à Aaron et à Josué, qui la communiqueront eux-mêmes à leurs successeurs. Puis, Salomon initia à son tour le phénicien Hiram, à qui il avait confié les travaux d'édification du Temple de Jérusalem. Par les phéniciens, la tradition passa en Grèce, où elle se développa sous la forme de l'orphisme, lequel inspirera Pythagore et ses disciples (7), ainsi que plusieurs autres philosophes.

L'orphisme et le pythagorisme exercèrent une influence considérable notamment sur Socrate et Platon. On trouve, en effet, dans plusieurs des oeuvres de ce dernier des exposés qui montrent clairement que Socrate et son principal disciple connaissaient les doctrines orphique et pythagoricienne, et qu'ils en admettaient les principes essentiels. Toutefois, si les idées que Platon fait exprimer par Socrate, notamment dans le Phédon, témoignent de l'optimisme du maître, cet état d'esprit se modifia chez le disciple qui, dans le Timée entre autres, développe une contestable théorie de la dégénérescence de la matière, laquelle trouverait son terme dans le désir de la copulation, désir honteux faisant des hommes qui y succombent, selon Platon, les égaux des bêtes...

Cette dernière conception sera néanmoins reprise par certaines sectes esséniennes et simoniennes (8) d'où est issu le christianisme. C'est pourquoi elle sera adoptée à leur tour par de nombreux gnostiques chrétiens après Paul de Tarse et Luc, lesquels s'étaient montrés, quant à eux, plus libéraux à ce sujet, de même que l'avait été aussi avant eux Jésus le Nazaréen, ce

dernier s'étant probablement formé, au moins en partie, chez les thérapeutes, ces esséniens d'Egypte qui admettaient parmi eux des femmes et ne prohibaient pas le mariage (5).

## **II. Paul de Tarse.**

Il n'est cependant pas niable que la doctrine de Paul de Tarse se rattache au gnosticisme. Même le Messie juif déjà n'était pas sans analogie avec le Sauveur qui pour beaucoup de gnostiques, doit venir à la fin des temps (et qui, pour les orphistes, n'était autre qu'Orphée lui-même, dont ils attendaient le retour). L'originalité à cet égard, du simonisme et du christianisme paulinien fut d'affirmer que ce Sauveur était déjà venu, qu'il était le fils même du Dieu de lumière et de Bonté - que Paul appela Chrîstos - et qu'après avoir enseigné aux hommes comment faire leur salut (10), il était remonté dans l'Empyrée près de son divin Père . D'autres religions avaient, il est vrai, répandu un enseignement assez analogue ( 11), mais c'est Paul qui fit de cette venue du Sauveur sur Terre un événement à la fois cosmique et prétendument historique.

Comme les pythagoriciens, l'apôtre Paul enseignait d'autre part que l'âme est immortelle, ainsi que cela résulte de sa première épître aux Corinthiens (XV,40-43.). A la différence des esséniens pourtant, ce n'était pas dans l'eau que Paul conférait le baptême, mais par l'esprit, c'est à dire par le souffle divin (I Cor.I, 17, et XII, 13) et d'ailleurs, pour lui, le véritable baptême, c'était la révélation du mystère de la Croix, ainsi qu'on le verra plus loin à propos de l'évangile qu'écrivira Luc, son disciple, conformément à ses enseignements. Cependant , en fait de repas sacrés, Paul ne recommandait que de simples agapes. Ce n'est que plus tard que celles-ci se transformeront en une "eucharistie" analogue aux repas orphiques, esséniens et simoniens (12).

La doctrine de Paul de Tarse est d'ailleurs un syncrétisme de l'hébraïsme messianiste et de diverses autres religions orientales. C'est ainsi que, dans la tradition indo-iranienne, l'empire est conçu comme le corps du Dieu de lumière (13). C'est sans doute dans ce sens qu'il faut comprendre Paul quand il dit que l'Eglise qu'il a fondée est "le corps de Chrîstos".

C'est donc bien dans la ligne des gnostiques païens et simoniens que se placent ses enseignements, et le Jésus de Paul, fils du bon Dieu Chrîstos, n'est en fait qu'un cas particulier des nombreux dieux sauveurs qui étaient honorés à son époque. Mais ils se rattachent aussi à ce qui deviendra chez les juifs le cabbalisme, notamment au tserouf. Si l'on retranche notamment la lettre hébraïque iod au nom de Jéhovah, qui s'écrit au moyen des lettres iod-hé-wav-hé (I-H), on obtient Hé-wav-hé, ce qui est presque le nom hébreu d'Eve, Chawa, mais aussi le cri des bacchantes: Evohé !. Si inversement on y ajoute la lettre shine en son centre, on obtient léhoshouah, ce qui est proche de léhoshouo, c'est à dire Josué. léhoshouo sera abrégé en

Ioshouo ou léshouo (iod-shine-wav-ayîne), qui est le nom hébreu de Jésus, et c'est ce dernier nom que reçut, selon Paul, le fils de Dieu après sa résurrection et son bref séjour dans l'Empyrée (Phil.II, 8-11)(14). Après quoi il serait réapparu à ses disciples, il leur aurait alors transmis la partie ésotérique de son enseignement et il leur aurait recommandé de propager celui-ci dans le monde entier. Puis, étant apparu aussi plus tard à Paul lui-même, ce dernier s'en fit le principal prosélyte. On sait par les Actes des Apôtres quelles furent les tribulations de l'apôtre Paul et comment il arriva finalement à Rome, où il trouva probablement la mort, à moins que ce soit en Espagne, où il avait projeté d'aller.

### **III. Luc. disciple de Paul.**

Après la disparition de Paul, Luc, le principal de ses disciples, quitta Rome pour se rendre à Antioche, sa ville natale, en passant probablement par Corinthe et Ephèse (15). Une tradition veut qu'il ait écrit son évangile, d'après les enseignements de son maître, dans la province d'Achaïe, dont Corinthe, où Paul avait fondé l'une de ses principales églises, était le chef-lieu. Mais on n'a encore retrouvé aucun manuscrit original de cet évangile, dont la teneur ne peut donc être conjecturée que par comparaison entre celui qui a été mis ultérieurement sous son nom - mais qui n'est certainement pas celui qu'il écrivit lui-même - celui qui a été mis sous le nom de Jean (qui en dérive probablement en partie) et, bien entendu, les épîtres, en tenant compte, toutefois, des remaniements dont celles-ci furent plus tard l'objet (16).

Jean le Baptiseur avait annoncé la venue après lui d'un plus grand que lui. Il semble que, dans son esprit, ce dernier ne devait être autre que le Dieu d'Israël lui-même. Mais Paul lui fit dire que ce serait un "Paraclet", un défenseur, un second messie, et il déclara lui-même que ce dernier était venu et que ç'avait été le fils de Dieu, descendu du Ciel sous les traits d'un homme. Un examen attentif du texte de l'actuel IV<sup>e</sup> Évangile canonique montre, en effet, que dans celui-ci, Jésus a été substitué à Jean dans plusieurs passages.

Luc devait donc, dans son évangile, raconter d'abord la naissance, puis la jeunesse de Jean le Baptiseur, et enfin sa prédication, à peu près telles qu'elles figurent actuellement dans l'Évangile mis sous son nom. Il devait ensuite raconter sa mort, qui est à peine mentionnée dans cet Évangile (Luc IX, 9) et qui est, fait tout à fait surprenant, absente de Jean dans son texte actuel... Mais ce dernier raconte la crucifixion d'un Jésus surnommé "le Nazôréen", ce qui n'est pas la même chose que "le Nazaréen", malgré l'infime différence d'une lettre en français: on a montré ailleurs que c'est en réalité de Jean qu'il s'agit (17).

Après la mort de Jean, le fils du Dieu Chrêstos descendait du Ciel, comme Jean l'avait prédit, selon Paul. Il se rendait d'abord en un endroit appelé Capharnaüm, dont on fera plus

tard une ville de la Galilée. Mais, selon le gnostique Héracléon, un disciple de Salomon Valentin, ce nom désigne en réalité les parties inférieures du monde, donc les enfers (18). Et la Galilée, c'est ici le zodiaque, car galil en hébreu, veut dire cercle ou circonscription et galgal, zodiaque. Aux enfers donc, le fils de Dieu se mesurait d'abord avec des démons, puis il y rencontrait Jean, qui lui demandait: "Es-tu celui qui doit venir ou devons nous en attendre un autre ? " ainsi que cela résulte d'une Catéchèse (XIX, 19) écrite par Cyrille de Jérusalem au IV<sup>e</sup> siècle.

Le fils de Chrêstos montait alors à Beth-Saïda (19), où il recevait un accueil plutôt hostile, puis il longeait un lac, où il recrutait des pêcheurs.

On remarquera que, dans Jean, l'épisode de la pêche miraculeuse se situe après la résurrection de Jésus, alors que, dans les synoptiques, où la plupart des faits attribués au Christ dans l'évangile primitif de Luc sont transposés sur Jésus le Nazaréen, elle se place au début de l'activité de ce dernier... Les Poissons étaient d'ailleurs le signe des esséniens, en particulier des thérapeutes et des nazôréens (20).

Après sa prédication enfin, le Christ était victime d'une conjuration des puissances du mal et il subissait ce que Paul appelait "le baptême de la croix", c'est à dire son écartèlement sur la croix cosmique formée par l'intersection de l'écliptique et de l'équateur céleste, le X dont il est déjà question dans le Timée de Platon (XXXVI). Cet épisode a été transposé dans les Évangiles synoptiques sous la forme du récit de la "transfiguration", qui équivaut à la fois à la crucifixion céleste et à l'ascension du fils de Chrêstos (21).

Selon Pistis Sophia, qui a probablement pour auteur un autre disciple du gnostique alexandrin Salomon Valentin, lequel était d'origine juive, cette montée au Ciel du Christ aurait eu lieu "le quinzième jour de la lune du mois de Tybé", à la troisième heure, et Christ redescendait sur la Terre dès le lendemain à la neuvième heure. Il semble que ce soit cette date qui sera ultérieurement transcrite "la quinzième année du principat de Tibère" dans certains écrits, dont la chronologie et, par voie de conséquence, celle de l'Évangile selon Marc deviendront incohérentes, car il est aussi question dans ce dernier du "roi" Hérode : or, il n'y avait pas de roi Hérode en l'an 15 du règne de l'empereur Tibère, qui correspond à 28 ou 29 de notre ère. Il y avait eu Hérode dit le Grand, qui mourut en l'an 4 avant notre ère et à qui succéda son fils Archelaos. Ce dernier fut déposé en 6 de notre ère par l'empereur Auguste, qui divisa les états d'Hérode le Grand en quatre parties, dont l'une, la Judée, fut réduite alors à l'état de province romaine, les trois autres étant administrées par des tétrarques. Et ce ne sera qu'en 40 de notre ère que Caligula reconstituera un royaume de Judée, sur le trône duquel il placera l'un des petits-fils d'Hérode le Grand, Hérode Agrippa, lequel était un de ses amis.

C'est enfin après sa "résurrection", c'est à-dire son retour

sur Terre, que Jésus, dans l'évangile primitif de Luc, communiquait à ses disciples son enseignement ésotérique, ainsi que le dira aussi Justin dans sa 1ère Apologie (LXVII, 15), qui date de peu après 150 (22).

#### Notes:

- (1) Voy. mon "Abrégé des doctrines gnostiques" (Bruxelles, 1979).
- (2) Voy. Flavius JOSÈPHE, Contre Apion II, 167-168.
- (3) Voy. ENEL, "La Langue sacrée" (Maisonneuve et Larose) et mon "Coup d'oeil sur la Cabbale" (Euroclio, Bruxelles), pp. 6 & 15.
- (4) Voy. J.M. ANGEBERT, "Le Livre de la Tradition" (Laffont), pp. 135-136.
- (5) Voy. Marthe de CHAMBRUN-RUSPOLI, "L'Epervier divin" (Ed. du Mont-Blanc, Genève, 1969).
- (6) Voy. Robert VAN ASSCHE, "Histoire de la fête de l'Epiphanie" (Cahiers du Cercle Ernest Renan, Paris, n° 87, octobre 1974), pp. 5 & suiv.
- (7) Voy. mon "Esquisse d'une Histoire de la Gnose et de la Cabbale", tome Ier, pp. 5-7.
- (8) Voy. *ibid.*, pp. 10-14.
- (9) Sur les thérapeutes, voy. not. Jean Daniélou, "Philon d'Alexandrie" (A. Fayard Paris), pp. 17 & s.; O.Z. HANISH, "Yehoshuah" (Aryana, Paris), pp. 226 & s.
- (10) Voy. Charles GUIGNEBERT, "Le Christ" (A.Michel, Paris), IIIe partie, 3, II.
- (11) V. not. GUY FAU, "Le Puzzle des Évangiles" (Ed. rationalistes, Paris), pp. 221-224.
- (12) Voy. Georges ORY, "Interpolations du Nouveau Testament. I. Les Épîtres" (Cah. E.Renan, Paris, n° 28, 1960), pp. 20-21; G.K.G. KUH, J, "Repas cultuel essénien et cène chrétienne", in "Les manuscrits de la mer morte", colloque de Strasbourg de mai 1955 ( Presses univ. de France, Paris), pp. 75 & s.
- (13) Voy. Alain de BENOIST, "Comment peut-on être païen?" (A.Michel, Paris, 1981), p. 37.
- (14) Voy. Paul-Louis COUCHOUD, "L'historicité de Jésus" (Cahiers du Cercle E.Renan. Paris, n° 67, 1970), pp. 12-13
- (15) Voy. "Comment naquit le christianisme", chapitre XII, pp. 125-127.
- (16) Voy. Georges ORY, "Interpolations du Nouveau Testament . I. Les Épîtres" (Cahiers du C. E. Renan, Paris, n° 28, 1968).
- (17) Voy. mon article "Qui Pilate a-t-il fait crucifier ?" (La Pensée et les Hommes, Bruxelles, juin 1974) et "Comment naquit le Christianisme", chap. III.
- (18) Voy. Georges ORY, "Préparation à la lecture des Évangiles synoptiques" (Cahiers du Cercle E.Renan, Paris, n° 60, 1968), p. 24; Guy FAU, *op. cit.*, p. 255.
- (19) Et non Nazareth, comme on l'écrira dans le IIIe Évangile:

voy. Georges ORY, "Marcion" (Cahiers du Cercle E.Renan, Paris, octobre 1980), pp. 34-35.

(20) Voy. André WAUTIER, "Jean-Baptiste et le signe du Poisson" (La Pensée et les Hommes, Bruxelles, janvier 1975); "Esquisse d'une Histoire de la Gnose et de la Cabbale" (Bruxelles, 1985), tome 1er, chapitre III, p. 12.

(21) voy. André WAUTIER, "Le baptême du fils de Dieu" (Points Cardinaux, Bruxelles, n° 6, octobre 1978), p. 12; "Comment naquit le Christianisme", chapitre XII, pp. 141

(22) V. à ce sujet André WAUTIER, "En relisant Justin. II. Justin et les évangiles" (La Pensée et les Hommes, Bruxelles, décembre 1979), p. 166.

#### **IV. Le gnosticisme chrétien à Antioche après Luc.**

Luc mourut, selon une tradition, en Béotie à l'âge de 84 ans; selon une autre tradition, on Bithynie à l'âge de 74 ans. Mais on ne sait pas en quelle année. De toute façon, il avait, auparavant, habité longtemps à Antioche.

Après sa mort, plusieurs tendances se feront jour parmi les chrétiens pauliniens d'Antioche et de Syrie.

Les uns voulurent rester fidèles à la pensée de Paul, telle qu'elle résultait de ses épîtres et de l'évangile écrit par Luc, dont on vient de tenter d'esquisser conjecturalement la teneur. Ils durent cependant être peu nombreux et peu suivis pour finalement disparaître tout à fait, puisque rien ne subsiste de cet évangile ni de leurs propres écrits, s'il y en eut.

D'autres, lassés sans doute des querelles qui divisaient ceux qui se réclamaient de l'un ou de l'autre Jésus (le Nazaréen d'une part, le fils de Chrïstos d'autre part), tentèrent de rapprocher les uns des autres. Tels seront, entre autres, Silas et Barnabé, deux autres compagnons de Paul. Mais il faut mentionner spécialement CERINTHE, qui vécut à Alexandrie et à Antioche à l'époque de l'empereur Domitien et qui développa une théorie selon laquelle le fils du Dieu Chrïstos était descendu du Ciel sous la forme d'un éon céleste qui s'était incorporé en Jésus le Nazaréen au moment de son baptême par Jean et l'avait quitté au moment de sa mort sur la croix (1).

D'autres enfin infléchiront la doctrine paulinienne dans un sens de plus en plus violemment anti-juif. C'est ce courant qui devait aboutir à la doctrine de Marcion.

Mais, déjà du temps de l'apôtre Paul, un nommé NICOLAS, originaire d'Antioche lui aussi, était retourné dans sa patrie après la lapidation à Jérusalem du diacre Etienne, du groupe duquel il faisait partie (2). Il y avait rencontré le simonien Ménandre (3), un samaritain qui initiera Paul de Tarse au simonisme, et Paul lui-même, peut-être Théudas, Luc enfin lorsque ce dernier reviendra à Antioche.

Ayant eu à souffrir des juifs, on comprend que Nicolas ne les portât pas dans son cœur. En outre, on assiste dès cette époque, surtout après la défaite des juifs dans leur guerre contre les romains

de 66 à 73, à une certaine perte de prestige de la bible hébraïque, surtout parmi les esprits les plus avancés, formés pour la plupart à la philosophie des Pythagore ou des Platon. Pour ces hellénistes, Jéhovah devait apparaître comme un Dieu trop personnel. Beaucoup se dirent que, si ce Dieu avait réellement créé ce monde mauvais, il ne pouvait s'identifier à la Divinité suprême, au Souverain Bien dont les philosophes grecs avaient dégagé la réalité. Nicolas, quant à lui, en vint à professer que, de cet Esprit inengendré qu'était la Divinité, suprême, étaient émanés quatre éons, lesquels en avaient engendré à leur tour quatorze autres. L'un de ces éons, la Mère céleste, qu'il appela Barbèlô, engendra notamment Ialdabaoth, l'entité mauvaise, qui, étant le créateur et le maître de ce monde-ci, n'est autre que le Jéhovah de la Bible juive.

Ce courant anti-juif ne put que s'accroître après les défaites que subiront encore successivement les juifs dans leurs soulèvements contre les romains. Le culte juif sera finalement interdit à Jérusalem, cependant que le culte samaritain était maintenu, ce qui ne put que favoriser l'expansion des doctrines issues de la Samarie, en particulier le simonisme et ses dérivés : le paulinisme et le nicolaïsme.

Jéhovah, déjà réduit par certains, dont Nicolas, au rang de simple demiurge d'un monde mauvais, finit même par être considéré par d'autres comme le génie du Mal (4). Aussi plusieurs des sectes gnostiques issues du christianisme paulinien tendirent-elles de plus en plus à répudier complètement leurs origines juives, cependant que la philosophie grecque et le simonisme gagnaient en importance. Même Jean le Baptiseur, qui avait pourtant, à travers Etienne, Ménandre et Philippe, été l'inspirateur de Paul de Tarse, ne trouva pas grâce aux yeux de beaucoup de chrétiens gnostiques. De plus en plus se répandit, à Antioche et dans le reste de la Syrie, même parmi les juifs convertis au christianisme, le sentiment que la Loi de Moïse était périmée et qu'il suffisait, pour faire son salut, de croire au fils du Dieu bon venu sur Terre et retourné au Ciel.

C'est de ce courant d'idées que participe entre autres l'enseignement d'un disciple de Ménandre et de Nicolas, nommé SATORNIL ou Saturnin, lequel prêchait qu'un Dieu de bonté, inconnu jusqu'à Paul de Tarse, avait d'abord créé les anges, sept de ces anges, les "archontes", qui sont les gardiens des sept cieux, ayant à leur tour créé l'univers et tout ce qu'il renferme. Certains de ces anges sont bons, d'autres sont mauvais, et deux de ces anges mauvais, Iahwé et Satan, sont en lutte perpétuelle l'un contre l'autre.

Cependant, le Fils du Dieu de bonté, envoyé aux hommes par son Père, aurait traversé les sept cieux en trompant la vigilance de leurs archontes et il serait apparu sur Terre pour renverser le dieu des juifs et sauver ceux qui croiraient en lui, le Sauveur.

On ne sait pas - les auteurs qui citent SATORNIL sont muets à ce sujet et l'on ne connaît le texte original d'aucune de ses œuvres - ce que fit le Fils de Dieu, selon lui, pour combattre le dieu des Juifs, mais il est assez vraisemblable que son enseignement se



rapprochait fort, sur ce point, de celui qui se dégage d'un ouvrage anonyme de la même époque, L'ASCENSION D'ISAÏE.

Ce poème apocalyptique décrit le martyr du grand prophète hébreu et sa montée aux cieux, où il retrouve d'autres prophètes auprès du Très-Haut, lequel prescrit à son fils de descendre à travers les sept cieux jusqu'aux enfers. Arrivé sur Terre, le fils du très-Haut prend la forme d'un homme, naissant miraculeusement du sein d'une vierge, dont la grossesse ne dure que deux mois... Il vit caché en Galilée pendant son enfance, puis accomplit, devenu adulte, des prodiges au cours de sa vie publique. Alors, le Prince de ce monde, qui n'est autre que Jéhovah, amène contre lui les enfants d'Israël, qui le font mettre à mort et suspendre au bois sans savoir qui il est. Mais, ce faisant, le Prince de ce monde perd une partie de son pouvoir; le fils de Dieu descend alors aux enfers, il y reste trois jours, puis il remonte à travers les cieux, accompagné de beaucoup de justes qui, arrivés au Ciel supérieur, reçoivent leurs vêtements de gloire. On prévoit enfin le retour sur Terre du Fils du Très-Haut "au jour de la consommation des mondes" .

C'est cet enseignement que devaient porter respectivement à Alexandrie et à Rome deux disciples de SATORNIL: Basilide (5) et Cerdon.

Le gnosticisme alexandrin devait, sous l'impulsion du premier, prendre un tour très original, qui ne répudiait pas entièrement la Bible hébraïque, mais qui lui donna une interprétation très particulière.

Basilide fera de nombreux disciples, entre autres Carpocrate (6) et Valentin (7), et ce dernier ira, lui aussi, porter son enseignement à Rome.

Quant à CERDON, il répudia absolument et catégoriquement tout ce qu'il pouvait encore y avoir de juif dans les origines chrétiennes, car pour lui le Jéhovah de la Bible n'était pas le vrai Dieu. Ce dernier est un Dieu de bonté inconnu des hommes jusqu'à ce que Christ, son fils, soit venu sur Terre et que Paul ait fait connaître au monde cette "bonne nouvelle". Aussi Cerdon récrivit-il à sa façon l'évangile rédigé par Luc et remania-t-il les épîtres de Paul : il produisit ainsi deux oeuvres, qu'il appela respectivement Evangélion et Apostolikon.

Pour composer la première, il supprima tout d'abord purement et simplement les récits de la naissance, de l'enfance, de la prédication et de la mort du Baptiseur. Il fit descendre directement le fils du Dieu bon, qu'il appelait Christ, sous la forme d'un homme adulte, en ce lieu appelé Capharnaüm dont on a vu plus haut qu'il désigne en fait les enfers. Il bouleversa ensuite l'ordre des épisodes marquant la carrière de ce Christ pour les mettre en rapport avec "les sujets fournis par les douze signes du zodiaque et par les constellations correspondantes au dessus et au dessous de l'écliptique", dit Arthur Drews (9).

Cerdon accentuera aussi le caractère gnostique de l'évangile écrit par Luc. Dans la parabole du pauvre Lazare notamment, il ajoutera l'idée que le Ciel et les enfers sont séparés par un abîme interdisant le passage de l'un à l'autre, ce qui est une conception

mazdéenne.

Finalement, dans l'Évangélon de Cerdon, Christ meurt sur une croix. Mais, comme il n'est pas en réalité un homme, qu'il n'en a que la forme et l'apparence, au moment où, ayant appelé son Père, il expire, il ne reste plus rien sur le bois de la croix matérielle, correspondant terrestre de la croix cosmique, rien que , comme l'écrivait Tertullien, "un fantôme de fantôme..." (10) .

Puis, après être réapparu à ses disciples, Christ les envoyait enseigner toutes les nations, plus dignes que les juifs de recevoir la bonne parole...

Mais Cerdon ne se contenta pas de récrire à sa manière l'évangile qu'avait prêché Paul et que Luc avait mis par écrit. Il remania aussi quelques unes des épîtres du premier, les rassemblant en un recueil, qu'il appela Apostolikon : une aux Galates, deux aux Corinthiens, une aux Romains, deux aux Thessaloniciens, une aux Laodicéens, une aux Colossiens, une aux Philippiens et une à l'un de ses disciples, Philémon. Toutes ces épîtres paraissent provenir de textes réellement écrits par Paul de Tarse, mais retouchés à son idée par Cerdon (qui en accentua notamment le caractère gnostique), sauf la deuxième aux Thessaloniciens, dont Cerdon est probablement lui-même entièrement l'auteur, car elle répète en grande partie ce qui est dit dans la première et l'on ne voit pas pourquoi Paul aurait écrit deux fois la même chose aux mêmes destinataires; en revanche, il y est fait allusion à des tribulations de chrétiens dues à un homme impie, qui paraît bien être Symeon Bar Kochba, lequel s'était soulevé à son tour contre Rome en 132 et qui avait persécuté des chrétiens, ces derniers ayant, même ceux qui étaient d'origine juive, refusé de le suivre dans sa rébellion.

Après avoir connu quelques succès éclatants, ce Symeon finit par être vaincu à son tour et tué au combat en 135. La répression des romains fut cette fois terrible. Jérusalem fut complètement rasée, à quelques ruines près (comme le fameux Mur des Lamentations), on construisit à sa place une cité entièrement nouvelle, nommée Ælia Capitolina (11), avec des temples dédiés à Jupiter, à Sérapis, à Vénus, à Bacchus, et interdiction fut faite aux juifs, non seulement d'y entrer, mais même de s'en approcher à moins d'une certaine distance, ce qui provoqua une nouvelle dispersion et aussi une recrudescence d'anti-sémitisme parmi les sujets loyaux de l'Empire romain, y compris la plupart des chrétiens, surtout ceux d'entre eux qui n'étaient pas d'origine juive.

C'est de ce dernier courant d'opinion que Cerdon voulut profiter, semble-t-il, ce qui l'incita à quitter sa Syrie natale pour Rome En 135 ou 136, sous l'épiscopat d'Hygin. Il tenta de convertir les nazaréens et les chrétiens de cette ville à sa doctrine anti-juive, mais sans grand succès, et Hygin le condamna. Si l'on en croit Irénée, Cerdon se soumit d'abord, puis il entama quelque temps après, une nouvelle campagne anti-biblique, laquelle eut pour conséquence son exclusion définitive (12).

Mais, entre temps, d'autres chrétiens gnostiques de toutes tendances avaient à leur tour rallié Rome: Justin, venant d'Ephèse, en 137; Valentin, venant d'Alexandrie, vers 138; et enfin un disciple

de Cerdon, nommé Marcion, en 139.

## V. Marcion et le marcionisme.

Ce Marcion exerçait la profession d'armateur, mais il commandait souvent lui-même un des navires qu'il possédait. Il était né, probablement en 85, à Sinope, port marchand, sur la mer Noire, de la province du Pont, qui est aussi la patrie de Diogène et celle d'Onkelos (ou Aquilas), un architecte, auteur d'une traduction araméenne du Pentateuque et d'une traduction grecque nouvelle de la Bible (13). Marcion a certainement connu cette traduction, car lorsqu'il fait des citations de l'Ancien Testament, c'est plus souvent la version grecque d'Onkelos qu'il reproduit que celle des Septante. Son père, qui avait d'abord été païen, s'était converti au christianisme paulinien et il serait même devenu l' "évêque" de Sinope. Au cours de ses escales dans différents ports de la mer Noire et de la mer Egée, Marcion eut de fréquents contacts avec les gnostiques chrétiens qui y avaient fondé des écoles ou des églises. A Ephèse, il aida même quelque temps Jean le Théologue à la rédaction de son Evangile, mais il se fit chasser par lui parce que ses idées ne concordaient pas avec les siennes. Il relâcha aussi à Alexandrie, où il put approcher Basilide, Carpocrate, Valentin et peut-être aussi Marc, qui était devenu l'évêque d'Alexandrie d'une secte chrétienne. Mais c'est à Antioche qu'il rencontrera celui dont il devint le disciple en titre, Cerdon, dont il adopta l'Evangelion et l'Apostolikon.

A ces deux livres, il semble n'avoir apporté que peu de retouches. Mais il se forgea une doctrine personnelle, qui ne diffère pas essentiellement de celle qui se dégage de ceux-ci, mais qui s'en écarte néanmoins sur quelques points importants. Ce sera l'objet d'une oeuvre personnelle, les Antithèses, dont on aura à reparler dans un instant.

Le début de la prédication de Marcion pourrait dater de 129 environ, car ses disciples mettaient exactement cent ans entre le moment où elle commença et la date mentionnée au début de l'Evangelion comme étant celle de l'apparition de Christ à Capharnaüm: "L'an 15 du principat de Tibère", c'est à dire 28 ou 29 de notre ère.

Lorsque Marcion débarqua à Rome, il commença par faire don à la Grande Eglise nazaréenne de la somme considérable de 200.000 sesterces. Puis il entreprit de doter le christianisme d'un corps de livres sacrés analogue à la Bible hébraïque, d'un Nouveau Testament qui s'opposerait à l'Ancien. C'est pourquoi il propagea les oeuvres de son maître Cerdon, à peine retouchées: l'Evangelion, récit de l'arrivée aux enfers et sur Terre de Christ, le fils du Dieu de bonté, de sa prédication, de sa mort, de sa résurrection et de la mission qu'il avait confiée à ses disciples de répandre son enseignement; et l'Apostolikon, récit des voyages de Paul de Tarse, suivi du texte de dix lettres attribuées à ce dernier. Ce récit des voyages de Paul, qui sera plus tard une des sources des Actes des Apôtres, est communément attribué à Luc, mais il est

certain que Marcion le récrivit ou tout au moins le compléta en fonction notamment de sa connaissance étendue des choses de la mer.

Le fait que, pour Marcion, Christ n'était pas un homme, mais n'en avait pris que l'apparence, et qu'il n'avait, comme l'avait enseigné Paul, reçu de son divin Père le nom de Jésus qu'après sa résurrection ne dut cependant pas être accepté très volontiers par la Grande Eglise, où les adeptes de Pierre, qui avait été l'un des compagnons de Jésus le Nazaréen, étaient nombreux. Mais l'opposition à Marcion fut portée à son comble lorsqu'il publia ses Antithèses.

Dans ce livre, il se montrait sans doute un peu moins hostile aux Juifs que son maître Cerdon, mais il rabaisait encore le rôle de Jéhovah. Comme Cerdon, Marcion affirmait que Chrêstos, le Dieu de lumière et de bonté, qui était resté inconnu jusqu'au moment où son fils était venu le révéler aux hommes, est bien supérieur au lahwéh de la Bible hébraïque, qui n'est que juste et dont les promesses ne sont valables que dans le monde matériel. Mais, alors que Cerdon faisait encore de lahwéh le créateur de la matière, Marcion enseignait que celle-ci n'a même pas été créée: elle est éternelle et infinie. Les cieux inférieurs, la Terre et les enfers, lahwéh n'a fait que les modeler, que les organiser à partir de cette matière éternellement préexistante. Et le monde terrestre, pour Marcion, il semble bien que ce ne soit autre que Satan, qui en est en tout cas le "prince". La Bible hébraïque n'est que le long récit de la lutte sans merci que se livrent Satan, l'esprit du mal, et lahwéh, le dieu juste, qui est aussi - et c'est ce qui fait son infériorité par rapport à Chrêstos, le Dieu de bonté et d'amour, totalement étranger à la matière - le dieu des sacrifices sanglants, des batailles, des massacres.

La cosmogonie de Marcion comportait d'ailleurs un univers à cinq étages: trois cieux, la Terre et l'enfer. Dans le plus élevé de ces trois cieux se tient Chrêstos, le dieu de lumière et de bonté; dans le second trône le lahwé de la Loi juive, et dans le plus bas campent les armées de ce dernier. Sur la Terre règne la Matière, qui est Satan ou dont il est le prince. Dans l'enfer enfin sont reléguées les âmes des hommes que lahwéh avait condamnés.

Quand le Dieu de bonté s'aperçut que les peuples de la Terre, à cause de la dureté du Dieu de justice et de la méchanceté de la Matière, étaient corrompus et malheureux, il envoya son fils, sous les traits d'un homme, pour les sauver. Il ne le fit pas naître d'une femme, car une naissance charnelle, disait Marcion, "est pour un Dieu une chose très honteuse." A quoi Tertullien devait rétorquer, non sans bon sens, qu'il n'était pas moins honteux de périr sur une croix, avec ou sans souffrance réelle ou apparente... Car, après avoir fait de nombreux disciples, Christ, le fils du Dieu bon, était victime d'une conspiration des puissances du mal qui, le prenant pour un homme, le faisaient mourir sur une croix sans savoir qui il était en réalité. Mais Christ remontait au troisième ciel, il y recevait de Chrêstos le saint nom de Jésus, et il réapparaissait à ses disciples, puis à Paul, à qui il enjoignait de répandre sa doctrine

dans le monde entier.

Plus tard, ajoutait enfin Marcion, le Messie annoncé par les prophètes juifs viendra restaurer Israël - c'est l'Antéchrist - mais on ne sait pas quand cela se produira. Enfin, Christ reviendra sur Terre séparer ceux qui auront cru à leur rédemption par le Dieu bon de ceux qui auront adoré le Créateur. Alors, ces derniers seront anéantis avec le Créateur lui-même, ainsi que la Matière, tandis que les âmes des justes iront au troisième Ciel, où règne éternellement Chrêstos.

Pareilles thèses n'étaient évidemment pas plus acceptables pour la Grande Eglise de Rome que ne l'avaient été celles de Cerdon. Pour ses adeptes, le Christ, qu'il s'appelât Jésus ou autrement, était le fils de Iahwéh, qui n'est pas seulement juste. Et d'ailleurs, comment peut-il y avoir deux Dieux, un bon et un juste? Ce dithéisme surtout paraissait choquant, et trop rigoureux les préceptes moraux que Marcion déduisait du fait que la matière est essentiellement mauvaise: toute oeuvre de chair était pour lui condamnable, même en mariage, puisqu'elle tend à perpétuer cette matière mauvaise; il convenait même, pour lui, de manger le moins possible, et certainement pas au delà de ce qui est nécessaire pour se maintenir en vie. Il n'y aurait pas non plus de résurrection des corps, puisque ceux-ci sont faits de cette matière corruptible et qu'elle serait donc la continuation du mal.

Pareils propos pouvaient convenir à des esprits mystiques. Ils ne pouvaient que heurter la masse des croyants, qui "voulait bien vivre chrétiennement," comme l'a écrit Prosper Alfaric, "mais à la condition de ne pas renier son passé ancestral et de ne pas rompre ses attaches familiales..." (14).

Un conflit était inévitable. Il mit aux prises, d'une part, les chefs de la Grande Eglise, avec à leur tête l'évêque de Rome Pie 1er, son frère Hermas (l'auteur du Pasteur, lequel contient des "Similitudes" qui s'opposent aux "Antithèses" marcionites), son secrétaire Clément, dont on aura à reparler, et le gnostique Justin, qui se rallia à eux; d'autre part, Marcion et ses disciples, ainsi que d'autres gnostiques chrétiens auxquels la Grande Eglise s'était opposée également, tels que Valentin et ses disciples, et aussi les carpocratien, dont la doctrine avait entre temps été propagée à Rome également par Marcelline, une amie d'Epiphane, le fils de Carpocrate (15). Cet affrontement aboutit en 144 à l'exclusion de Marcion de la Grande Eglise, qui lui rendit même ses 200.000 sesterces.

Marcion alors fonda sa propre Eglise. Il la conçut d'une façon qui rappelle les communautés esséniennes et préfigure certains ordres monastiques. N'y étaient admis dans la classe supérieurs que des célibataires, des veufs et des gens mariés faisant voeu de continence, les autres fidèles n'étant pas admis à participer à toutes les cérémonies. Tous cependant jeûnaient le jour du sabbat au lieu de chômer, en réaction contre Iahwéh, le Dieu créateur des juifs (16).

Malgré sa rigueur, l'Eglise marcionite fit beaucoup d'adeptes, non seulement en Italie, mais un peu partout, et elle subsista longtemps. Elle finira par être absorbée, semble-t-il, par le

manichéisme, encore qu'on trouve encore la trace de marcionites en Perse jusqu'au Xe siècle (17) et que les cathares apparaissent, à maints égards, comme une sorte de résurgence du marcionisme au Moyen Âge.

(A suivre.....)

### **Notes:**

(1) voy. mon "Esquisse d'une histoire de la Gnose et de la Cabbale" (Bruxelles, 1955), tome 1er, p. 29.

(2) Actes des Apôtres VI, 5-10; VII, 57-55, et VIII, 1 (sauf la première phrase).

(3) Voy. mon op. cit., p. 14.

(4) Voy. Robert M. GRANT, "La Gnose et les Origines chrétiennes" (Seuil, Paris), pp. 52 et suiv.

(5) Voy. mon op. cit., pp. 34 & suiv.

(6) Voy. ibid., p. 36.

(7) Voy. ibid., pp. 59 & s.

(9) Arthur DREWS, "Le Mythe de Jésus", cité par Georges ORY, "Le Christ et Jésus"

(Pavillon, Paris), p. 157, en note. V. aussi Henri BLANQUART, "Les Mystères de la Nativité christique" (Laffont, Paris).

(10) Tertullien, Adv. Marcionem, IV, X-I, 6 à 0

(11) Qui sera détruite à son tour en 614 par Chosroès, roi de Perse, et ses alliés arabes. Voy. à ce sujet Jean-Pierre ALEM, "Juifs et Arabes, 3000 ans d'histoire"

(Grasset, Paris), p. 50.

(12) Irénée, Adv. Haereses III 4.

(13) Cet Onkelos est considéré par les cabbaliste comme un converti qui mérite d'être considéré comme un bienheureux (Zohar, I, Traité des Palais, 38b, premier palais, in fine)

(14) Prosper ALFARIC, "A l'Ecole de la Raison" (Ed. ration. , Paris), p. 213.

(15) Voy. André WAUTIER, op. cit., chap. VI, pp. 37 et 58.

(16) Voy. H.U. MEYBOOM, Marcion en de Marcionieten (Engels & soon, Leyde), p. 235.

(17) Voy. H.U. MEYBOOM, op. cit., pp. 242-243; Louis ROUGIER, "Marcion et Faust de Milève" , ( Cahiers du cercle E.Renan. Paris. n° 18. 1958

## **VI. L'Evangelion. Établissement du texte.**

On a ainsi retracé l'évolution dont l'Evangelion marcionite est l'aboutissement et les conditions dans lesquelles il fut propagé. Il n'existe malheureusement de cette oeuvre aucun manuscrit. On n'en connaît des passages, heureusement assez nombreux et parfois assez longs, que par les oeuvres d'adversaires de Marcion qui s'employèrent à réfuter ses thèses. C'est dire quelle circonspection s'impose à quiconque entreprend de reconstituer à partir de ces citations l'oeuvre propagée par Marcion. Pour corser encore la difficulté, c'est en latin qu'est écrite l'oeuvre la plus

ancienne qui contienne des passages de Marcion, où ces passages sont aussi les plus nombreux : il s'agit de celle que Tertullien écrit contre Marcion, Adversus Marcionem, alors que l'Evangelion et l'Apostolikon étaient écrits en grec ; ce sont donc des traductions, a priori suspectes, dans une langue dépourvue d'articles: ce qui ôte beaucoup de sa précision et de sa crédibilité au texte.

On connaît aussi des Dialogues d'un certain Adamantios, d'esprit anti-marcionite, mais où sont mis en scène notamment deux disciples de Marcion, qui défendent l'évangile propagé par ce dernier et en citent des passages. Dans les oeuvres de quelques autres Pères de l'Eglise, notamment d'Irénée, Clément d'Alexandrie, Isidore de Péluse, Origène, Ephrem, Jean Chrysostome, on trouve ça et là, quelques citations de l'Evangelion. Enfin, dans ses Scolies, oeuvre très précieuse pour la connaissance de l'Evangelion marcionite contenue dans la 42e notice de son Panarion, l'hérésiologue Epiphane dresse un tableau minutieux, mais malheureusement incomplet du fait qu'il ne comprend que ceux des passages qu'il entend réfuter, des principales différences de texte que présentaient entre eux l'Evangelion marcionite et l'Evangile selon Luc, que les adversaires de Marcion, y compris Epiphane, l'accusaient, à la suite d'Irénée, d'avoir mutilé et altéré, alors que c'est au contraire, on le verra plus loin, cet Evangile qui dérive, au moins en partie, du texte marcionite.

A partir de ces éléments, l'exégète protestant allemand Adolf von Harnack a tenté une reconstitution de l'Evangelion, ainsi que d'ailleurs des autres oeuvres de Marcion. Son étude monumentale "Marcion, das Evangelium vom fremden Gottes" (1), reste la base à partir de laquelle doit être entreprise toute étude de Marcion ou de son oeuvre. Elle présente malheureusement les défauts de ses qualités: Harnack y a rassemblé absolument tout ce qu'on connaît de Marcion. Pour l'Evangelion notamment, il reproduit intégralement toutes les citations qui en sont faites par d'autres auteurs, même si ces citations sont douteuses. Il convient donc, pour tenter d'établir un texte cohérent et vraisemblable, d'opérer parmi ces matériaux bruts un travail de tri extrêmement délicat.

C'est ce qu'avait entrepris de son côté le français Paul-Louis Couchoud, mais il est mort avant d'avoir pu publier le résultat de son travail. Ses notes ont été recueillies par Georges Ory, qui n'a pas réussi, lui non plus, à les faire éditer intégralement et qui est mort à son tour en 1983. Des extraits du travail de Couchoud sont toutefois reproduits dans son "Histoire de Jésus" (2) et dans la traduction anglaise, The Création of Christ (3), de son livre "Jésus, le dieu fait homme" (4). Enfin, les commentaires d'Ory ont paru dans les Cahiers du Cercle Ernest Renan, de Paris, en 1980 (5).

Bien qu'un Boismard estime pareille tâche pratiquement impossible (6), j'ai à mon tour tenté de reconstituer le texte de l'Evangelion à partir de ces travaux de mes éminents prédécesseurs, mais je n'ai pas manqué de me montrer très prudent, plus encore, bien souvent, que Couchoud, mais sans tomber cependant dans la pusillanimité d'Ory. Car il semble bien que les versions dont se sont servi la plupart des adversaires de

Marcion pour réfuter l'Évangélie ne fussent même pas conformes à l'originale, mais qu'elles n'étaient que des Copies retouchées par des disciples. De plus, le texte ainsi reconstitué aussi exactement que possible n'est peut-être pas complet, car il se peut que des passages n'aient été cités par aucun auteur connu. Enfin, la plus ancienne réfutation de Marcion est, on l'a déjà signalé, celle de Tertullien, qui l'écrivit en latin quelque 70 ans après l'excommunication de Marcion en se servant, semble-t-il, d'une traduction latine de l'Évangélie (7). A ce moment, l'oeuvre devait déjà avoir subi quelques altérations. Que dire alors des textes dont se sont servi ceux qui écrivirent encore après Tertullien ? ...

On cite souvent le début de l'Évangélie dans la version suivante : "L'an quinze du règne de Tibère César, au temps de Pilate, le Christ Jésus, fils de Dieu, descendit du Ciel, et il apparut à Capharnaüm, ville de Galilée."

Ce texte est en réalité la combinaison de plusieurs citations, faites par presque tous les auteurs vus plus haut. Cependant, dans Tertullien, qui est, rappelons-le, le plus ancien, on trouve simplement ceci : " Dans la quinzième année du principat de Tibère, **Christ descendit** à Capharnaüm, ville de Galilée", et il n'y a aucune raison de penser que Tertullien aurait raccourci le début du texte qu'il avait sous les yeux, d'autant plus qu'il précise plus loin qu'en fait, Marcion avait écrit que Christ "apparut" (et non "descendit") à Capharnaüm Les autres adjonctions proviennent donc de textes ultérieurs, modifiés au fur et à mesure qu'évoluaient les idées au sujet de Jésus-Christ, notamment par l'identification progressive de l'homme qui avait porté le nom de Jésus le Nazaréen avec le fils du Dieu bon, Christ, qui avait reçu de son Père le nom de Jésus, "Dieu Sauveur", **après** son retour au Ciel.

Mais même dans la citation de Tertullien, on peut se demander si les mots "ville de Galilée" ne sont pas déjà une addition au texte original. On a vu plus haut que Capharnaüm désignait à l'origine les parties basses de l'univers, donc les enfers, et qu'on n'en fit une ville de la Galilée (8) - détail qui ne figure pas encore dans le texte de l'Évangélie selon Marc, dont on verra plus loin qu'il est partiellement issu de l'Évangélie - que sous l'influence de deux facteurs :

1° le mot hébreu galgal désigne le zodiaque;

2° Jésus le Nazaréen était probablement originaire de la Galilée. `

Mais la suite du texte montre bien que l'on se trouve aux enfers, où le Fils de Dieu est aux prises avec des démons qui l'invectivent.

J'ai supprimé aussi les mentions qu'on fait parfois à cet endroit d'une synagogue, me ralliant sur ce point aux conclusions de ceux qui ne croient pas à sa présence dans le texte primitif de l'Évangélie (9).

Il ne faut pas s'étonner de ces remaniements et additions subis par le texte. Le procédé était courant à l'époque. Tertullien accuse expressément les marcionites notamment de réformer "tous les jours leur Évangélie selon les réfutations faites chaque jour par nous" (10). Marcion, de son côté, s'était plaint, dans ses Antithèses déjà, de ce que son Évangélie avait "été interpolé par les tenants du



judaiïsme, lesquels entendent y "incorporer la Loi et les Prophètes" (11).

Quant à la date de l'an 15 du principat de Tibère, elle figurait certainement dans tous les textes, mais elle est invraisemblable, et ce, pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, elle paraît bien être une transcription du "quinzième jour de la lune du mois de Tybé", qui figure dans certains écrits, entre autres la Pistis Sophia valentinienne, comme étant celle de la montée au Ciel de Jésus après sa "mort" sur la croix (12). Ensuite, l'apparition de Christ en ce monde, annoncée par Jean le Baptiseur, ne peut s'être produite qu'après la mort de ce dernier, qui eut lieu le 15 avril 35 (13), et avant la "vision de Damas" de Paul de Tarse, qui se place probablement en 39 ou en 40. Cela pourrait donc bien être censé s'être passé alors que Pilate était gouverneur de la Judée, puisqu'il ne fut rappelé à Rome qu'en 37. Mais il n'y a eu à nouveau un roi Hérode, on l'a déjà dit plus haut, qu'à partir de 40, lorsque Caligula plaça Hérode Agrippa 1er sur le trône de la Judée et de la Samarie. Or, l'Évangélion parle bien à deux reprises du roi Hérode et non du tétrarque Hérode Antipas, qui gouverna la Galilée de 7 à 39 de notre ère.

C'est pourquoi aussi le texte reproduit plus loin ne contient pas non plus les mentions de la livraison de Christ par Pilate à Hérode, ni de la libération de Barabbas, dont certains commentateurs croient qu'elles figuraient dans l'Évangélion. Ces deux passages ne sont attestés que par Tertullien (14), dont le texte, à cet endroit, n'est pas clair : on ne sait pas bien si ce qu'il écrit à leur sujet se rapporte à l'Évangélion marcionite ou à l'Évangile selon Luc. Or, l'invraisemblance de ces deux épisodes n'est pas à démontrer : il n'y avait aucune raison, pour Pilate, gouverneur de la Judée, de livrer qui que ce soit, à Jérusalem, au tétrarque de la Galilée, et il n'avait pas non plus juridiquement le pouvoir de faire grâce à un condamné comme est censé l'avoir été Barabbas, le droit de grâce n'appartenant qu'à l'empereur lui-même. La libération de Barabbas et la livraison de Jésus par Pilate aux juifs ont été introduits dans l'Évangile selon saint Luc à partir des passages correspondants de l'Évangile selon saint Marc, où ils proviennent d'une autre source que l'Évangélion (15).

\*\*\*\*\*

Dans le texte dont la reproduction fait l'objet essentiel de la présente publication, j'ai donc mentionné dans une première colonne la source ou les sources d'où sont tirés les passages reproduits dans la deuxième colonne. Dans une troisième colonne enfin sont mentionnées les références aux passages parallèles des Évangiles canoniques, quand il y en a, en donnant la préférence à celui selon Luc, qui en est habituellement le plus proche, mais en se référant à quelque autre des Évangiles si le texte de celui-ci est plus proche de celui de l'Évangélion que Luc ou s'il est absent de ce dernier.

J'ai aussi adopté une répartition du texte en douze chapitres, de longueurs inégales, mais qui groupent des passages qui se relient très naturellement les uns aux autres.

Contrairement à ce que j'avais renoncé à faire dans la

première édition du présent ouvrage, j'ai, cette fois, également subdivisé le texte en versets. J'avais, à l'époque, jugé cette opération prématurée, aucune reconstitution suffisamment sûre n'ayant alors encore paru, et la mienne n'étant qu'un essai assurément encore imparfait. Entre-temps, Georges Ory a publié une partie de ses notes sur l'Évangélion (16) ce qui m'a permis d'établir une version plus sûre que celle de mon édition de 1980. Je n'avais donc plus aucun motif de ne pas procéder à cette numérotation en versets, qui doit faciliter considérablement le travail des chercheurs qui nous suivront, Georges Ory et moi.

Enfin, pour désigner le personnage central, j'ai adopté partout le nom de Christ, sans article. Tertullien appelle simplement **Christus** le personnage qui apparaît à Capharnaüm, mais, comme, en latin, il n'y a pas d'article, cela n'est pas décisif. Cependant, dans plusieurs textes grecs, il est aussi simplement appelé ....., sans article. C'est pourquoi je me suis déterminé à ne mettre nulle part d'article non plus.

En appendice, on trouvera une version française totalement inédite d'un texte de l'arménien Esnig, exposant la doctrine marcionite telle qu'elle s'était fixée à son époque, c'est à dire au IV<sup>e</sup> siècle. Il m'a paru intéressant de reproduire ce texte parce qu'il est particulièrement clair et précis. Il est tiré d'un ouvrage que son auteur écrivit "Contre les Sectes" et qui comprend quatre parties:

1. Contre les sectes païennes; 2. Contre la religion des Perses; 3. Contre la religion des sages grecs; 4. Contre la secte de Marcion. Comme on le voit, au IV<sup>e</sup> siècle encore, la secte marcionite était assez puissante pour qu'un polémiste crût nécessaire de lui faire un sort particulier dans un ouvrage général.

J'ai établi une version française de cet extrait de l'oeuvre d'Esnig à partir d'une traduction faite en allemand par Harnack directement sur l'original arménien et reproduit dans son ouvrage cité plus haut (17) et d'une adaptation néerlandaise par H.U. Meyboom faite à partir de deux autres traductions allemandes. Il y a quelques divergences entre le texte de Harnack et celui de Meyboom, mais elles sont peu importantes. J'ai tantôt adopté la leçon de l'un, tantôt celle de l'autre, tantôt encore établi une version intermédiaire, selon ce qui m'a paru le plus vraisemblable.

La principale différence que l'on trouvera entre ce texte et celui de l'Évangélion tel que j'ai tenté ici de le reconstituer, c'est que, dans ce dernier, Christ descend, dès le début, directement du Ciel aux enfers, puisque c'est ceux-ci que désigne Capharnaüm, tandis que chez Esnig cette descente aux enfers se situe au moment où l'âme de Christ s'échappe de son corps, resté sur la croix. C'est qu'entre temps on avait fait de Capharnaüm une ville de Galilée: il avait donc fallu placer la descente de Christ aux enfers à un autre moment, et l'on reprit ce qui était écrit à ce sujet dans l' "Ascension d'Isaïe" (18).

## **Notes:**

(1) Leipzig, 1920; 2e éd. 1924. Une reproduction phototypique a

paru à Darmstadt en 1960.

(2) Presses Universitaires de France, Paris, 1944.

(3) Watts, Londres, 1939.

(4) Rieder, Paris, 1937.

(5) "Marcion" (Cahier hors-série, octobre 1960).

(6) "Synopse des quatre Evangiles" (Cerf, Paris), p. 59.

Mais Boismard, comme d'ailleurs Harnack, adopte la thèse traditionnelle, mais fautive, que l'Evangélie serait une mutilation de Luc, ce qui affaiblit son jugement.

(7) Voy.G.ORY, op.cit., p.91

(8) Le glissement de sens pourrait provenir de ce qu'en hébreu et en araméen, selon qu'on orthographie Caper avec un cof ou Kaper (ou kfar) avec un kaf, le mot peut vouloir dire; dans le premier cas "désolation" ou "expiation", dans le second cas "bourg".

(9) Voy. Etienne WEILL-RAYNAL, "La chronologie des Evangiles" (Editions rationalistes, Paris), pp. 58-59.

(10) Adv. Marcionem IV, v, 7.

(11) Cité par Tertullien, ibid. IV, Iv, 4.

(12) V. plus haut, p. 4.

(13) Voy. "Qui Pilate a-t-il fait crucifier ?" (La Pensée et les Hommes, juin 1974), pp. 23-24, et "Comment naquit le Christianisme", chapitre III, p. 41.

(14) Adv. Marc IV, XLII ; 3 & 4

(15)Voy. "Comment naquit le Christianisme"chapitre XVIII.

(16) V. plus haut, p. 11 et la note 5.

(17) V. p. 10 et la note 1, p. 11.

(18) V. plus haut p.6

## **VII. Les Evangiles canoniques.**

On pourrait s'arrêter là, car ce qui précède est suffisant pour une simple présentation des textes. Cependant, l'Evangélie marcionite ayant servi de source, contrairement à ce que d'aucuns soutiennent encore, au texte des Evangiles synoptiques, il convient d'esquisser aussi maintenant brièvement la filiation de l'Evangélie à ces derniers.

Pour écrire son évangélie, Cerdon était parti de celui qui avait été rédigé par Luc d'après l'enseignement de Paul de Tarse, mais il avait supprimé du texte de Luc tout ce qui rattachait l'enseignement paulinien à la Bible juive et réduit considérablement le rôle de Jean-Baptiste, encore trop juif, trop matérialiste à ses yeux.

Lorsque Marcion eut propagé ce texte, à peine retouché selon ses vues propres, il y eut une réaction des johannites de Rome, qui récrivirent l'Evangélie en y réintroduisant Jean, d'après l'évangélie qu'ils possédaient eux-mêmes de leur prophète et qui avait été écrit sans doute, ou tout au moins parachevé, à Ephèse. Il n'existe plus non plus aucun manuscrit du texte de ce remaniement, qui n'est même qu'à peine attesté. Mais son existence est certaine, car certaines particularités des Evangiles canoniques ne s'expliquent pas sans lui. Plusieurs exégètes lui ont donné le nom de "Proto-Luc" (1).

Cependant, la Grande Eglise de Rome, qui avait exclu de son sein Cerdon et Marcion, s'avisait qu'elle ne possédait aucun texte comparable à celui de l'Evangélie et à celui des Evangiles johannites. C'est pourquoi sans doute l'un de ses membres entreprit de fondre en un seul texte les éléments qui se trouvaient épars dans différents

écrits comme celui qui avait été rédigé en araméen peu après la mort de Jésus le Nazaréen par son disciple Matthieu Lévi, comme celui qui avait été rédigé, sans doute en latin (2), par Jean, dit Marc, compagnon de Kîpha et son interprète à Rome, ou comme la Didachè, exposé en grec de la doctrine du Nazaréen, dont il existait une version latine, la Doctrina (3), ainsi que ce qui pouvait être retenu par la Grande Eglise de l'Évangélion marcionite ou du proto-Luc johannite, en attribuant à Jésus le Nazaréen presque tout ce que ces textes disaient de Christ ou de Jean. C'est ainsi que vit le jour l'Évangile selon Marc, qui est, de tous les textes canoniques du Nouveau Testament, de loin le plus cohérent. À partir de ce moment, les adeptes de la Grande Eglise se qualifiaient eux-mêmes aussi de chrétiens, tout comme les disciples de Paul et de ses épigones.

Si excellent qu'il fût toutefois, cet Évangile "selon Marc" ne tarda pas à se révéler encore insuffisant. Il racontait la mort de Jésus, mais non sa naissance: comme dans l'Évangélion, Jésus y apparaissait dès le début sous les traits d'un homme adulte. Il restait donc possible, pour certains fidèles, d'estimer que ce personnage, que l'on disait fils de Dieu, n'avait pas vraiment été un homme, qu'il n'en avait eu que l'apparence, comme les marcionites le disaient de leur Christ et comme le professaient d'autres croyants qui se disaient, eux aussi, chrétiens: les docétistes, pour qui Christ n'avait souffert qu'en apparence.

C'est alors que Clément, secrétaire de l'évêque de Rome Pie 1er, puis d'Anicet, entreprit la tâche énorme de récrire tous les textes qui avaient cours parmi les chrétiens pour les mettre en concordance avec la doctrine de la Grande Eglise romaine telle qu'elle se présentait alors, c'est à dire aux environs de **160**.

Il commença par les épîtres de Paul, ajoutant aux dix que contenait l'Apostolikon, quatre lettres pseudo-épigraphiques et un texte amalgamant l'Épître aux Laodicéens et une homélie aux Hébreux (4) qui avait probablement été écrite par Luc au moment de la captivité de Paul à Césarée et à laquelle Jacques, le chef de la communauté nazaréenne de Jérusalem, avait répondu (5). Cette réponse de Jacques, que ce dernier avait vraisemblablement écrite en araméen, Clément la traduisit en grec, non sans l'adapter à ses idées, bien entendu.

Puis, Clément s'attaqua au proto-Luc, y interpolant, dans la narration de la conception et de la naissance de Jean, un récit de la conception, de la naissance et de l'enfance de Jésus (6), bouleversant les épisodes de la prédiction de Jean, de son arrestation et du baptême de Jésus, dotant ce dernier d'une généalogie qui est probablement celle qui figurait dans le proto-Luc comme étant celle de Jean, attribuant à Jésus plusieurs des actions de ce dernier, supprimant le récit de sa mort, incorporant enfin dans son texte plusieurs épisodes empruntés à Marc. Le résultat de ce travail, c'est ce qu'on appelle depuis lors l'Évangile selon saint Luc.

Clément ne s'arrêta pas en si bon chemin. Non seulement il remania un grand nombre de textes, mais il en rédigea lui-même quelques uns de toutes pièces, les mettant sous le patronage de l'un ou l'autre des disciples de Jésus ou de Paul. C'est lui notamment qui composa probablement l'une au moins des deux épîtres attribuées à Pierre, ainsi que l'apocalypse mise pareillement sous le nom de ce dernier, pour lequel Clément paraît avoir éprouvé une dévotion particulière.

Mais, malgré les efforts de la Grande Eglise de Rome, les chrétiens ne cessaient d'être divisés et chaque secte récrivait les textes à son idée, comme le dira plus tard Celse dans son pamphlet Discours vrai contre les Chrétiens (7). À l'époque d'Irénée, qui fut évêque en Galatie, mais séjourna quelque temps à Rome, il ne circulait ainsi pas moins d'une soixantaine de textes portant le nom d'évangiles sans compter des apocalypses, des actes, des épîtres et quantité d'autres écrits. C'est pour mettre de l'ordre dans cette confusion que fut écrit enfin l'Évangile selon saint Matthieu, qui est la

synthèse de tous les évangiles précédents, mais écrite dans l'esprit de la doctrine chrétienne romaine, telle qu'elle avait pris corps vers la fin du II<sup>e</sup> siècle.

Ce n'est toutefois que plus tard encore, au concile d'Ephèse de 431, que fut définitivement fixé le canon des textes chrétiens considérés comme authentiques, tous les autres étant désormais qualifiés d' "apocryphes", adjectif qui devint synonyme de faux, alors qu'il signifiait seulement, à l'origine, secret ou caché. On ne se contenta pas, d'ailleurs, de tenter de jeter sur eux le discrédit. On s'efforça de les supprimer, de les détruire dans toute la mesure du possible, dès le moment où le christianisme fut, sous Théodose, proclamé **religion officielle** de l'Empire romain. C'est ce qui explique que tant d'entre eux ne nous soient pas parvenus, tandis qu'on ne connaît de quelques-uns, que des fragments cités dans d'autres oeuvres.

Comme on l'a vu, c'est le cas notamment de l'Évangile de Cerdon et de Marcion, dont on va lire maintenant l'essai de reconstitution que j'en ai tenté. L'exposé qui précède montre bien l'importance capitale de cet écrit dans l'histoire des textes sacrés du christianisme et l'intérêt considérable qu'il y avait à faire connaître ce document, si imparfaitement reconstitué soit-il, au public de langue française.

### **Notes:**

(1) Notamment l'allemand P. FEINE, Eine vorkanonische Ueberlieferung des Lukas (Gotha, 1891) et les anglais Burnett STREETER, The four Gospels (Londres, 1924) et Vincent TAYLOR, Behind the third Gospel (Oxford, 1926). Voy. aussi Albert NOLAN, Jesus before Christianity, traduit par J.N. Dumortier sous le titre "Jésus avant le Christianisme", Editions Ouvrières, Paris, 1981), p. 125.

(2) C'est ce que l'on peut inférer des considérations émises au sujet du II<sup>e</sup>me Évangile par Prosper ALFARIC, "L'Évangile selon Marc" (Rieder, Paris), pp. 52-61 et par Paul-Louis COUCHOUD, "Histoire de Jésus" (P.U.F., Paris), p. 202.

(3) V. sur tous ces textes Roderic DUNKERLEY, Beyond the Gospels, traduit en français sous le titre inadéquat "Le Christ" (Gallimard, Paris), chap. XIII; André WAUTIER, "Comment naquit le Christianisme" (Bruxelles), chapitre IV.

(4) voy. Léon HERMANN, "L'Épître aux Laodicéens" (Cah. E.Renan n° 58, 1968).

(5) Voy. "Comment naquit le Christianisme" (Bruxelles), chapitre IX

(6) Voy. Georges ORY, "Ambiguïté des sources judaïques du christianisme" (Cah. rat. Paris, n° 218, 1964), pp. 106 & suiv.; et "Marcion et Luc interpolés par les Esséniens ?" (Cah. E.Renan n° 50, 1966), pp. 60 & suiv.

(7) Réédité par Pauvert, Paris, coll. "Libertés" n° 26, avec une introduction de Louis Rougier. Voy. not. n° 20, pp. 54-55 de cette édition.

**(A suivre....)**